



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### MODES.

#### Magasins Sainte-Anne.

Parmi toutes les marquantes célébrités de nos modes, rien ne parut avec plus d'éclat que les nouveaux magasins Sainte-Anne. Lorsque cet établissement montra dans notre monde un grandiose et un luxe inconnus jusqu'alors, et que son style, simple dans son élégance, et distingué dans sa recherche, vint rivaliser avec les plus riches bazars des Indes et de l'Angleterre, le commerce applaudit à une si brillante innovation, et, pour répondre à cet encouragement, sembla multiplier et perfectionner ses plus riches inventions. A peine les vastes enceintes des magasins Sainte-Anne furent-elles ouvertes au public, que l'on vit s'y déployer des milliers d'étoffes, produits de toutes les industries de la France et de

l'étranger. Ce fut pour eux que Lyon fit reparaitre sur ses métiers les soies habilement nuancées en bouquet, et les tissus brochés d'or et d'argent qui avaient fait la splendeur des modes du siècle passé. M. Delisle eut, il y a quelques années, la hardiesse d'offrir à notre jeune coquetterie les ramages soyeux et les des- sins éclatans qui brillaient à la cour de Louis XV. Cette nouvelle apparition fut spontanément adoptée par toutes les élégantes parisiennes; les étoffes reproduites avec succès dans tous les magasins de Paris; enfin, il s'opéra comme une révolution dans nos modes; les femmes, pour concilier l'harmonie des coupes avec les tissus, durent revenir aux larges jupons et aux corsages à pointes; on transforma tout le système de la toilette. Ces innovations des magasins Sainte-Anne produisirent un bouleversement dans le goût, et par la suite, en parcourant les archives de notre tems, on trouvera le nom de



M. Delisle comme ayant fait époque dans les modes françaises.

Beaucoup d'étrangers nous ont rapporté que sur nul point du monde, là où le luxe est le plus honoré, où l'or se répand avec le plus de profusion, où le commerce étale ses richesses avec le plus d'ostentation, ils n'ont rien vu qui surpasse l'établissement dont nous parlons, et qui est devenu pour nous comme une gloire nationale. Encouragé par une si flatteuse supériorité, M. Delisle vient encore d'augmenter sa maison d'une immense galerie destinée à recevoir de nouvelles marchandises. Un étage supérieur est aujourd'hui rempli des produits de toutes nos manufactures, il est devenu comme le complément de ce magnifique entrepôt de l'industrie européenne.

— On voit de petits bonnets à la Juive, dont la forme sied parfaitement à certaines physionomies. La garniture en dentelle est tendue plate sur le front. De chaque côté elle forme une petite touffe de plis. Une bande de mousseline, garnie d'une petite dentelle posée à plat, tient lieu de bride, et passe sous le menton pour venir s'attacher sous un côté du bonnet. Le fond est petit et tendu. Ces bonnets se font en mousseline brodée.

— Les chapeaux en mousseline brodée, doublés en gaze rose ou bleue, sont nombreux; nous en avons remarqué un en organdi très-clair, brodé à petits pois, doublé en taffetas lilas, et orné d'une branche de lilas placée de côté. Quelquefois ces chapeaux sont ornés autour d'une ruche de tulle, mais les plus jolis ont un demi-voile ou haute dentelle.

— On a exécuté dernièrement dans les magasins de M. Violard (rue Choiseul, n° 2) un peignoir en dentelle noire, à doubles mailles, et orné des plus antiques dessins dont on ait pu trouver le modèle. Ce peignoir avait trois aunes de largeur, autour une riche broderie formant une coquille très-peu saillante, et remplie de divers genres de points à jour. Le fond

était un semé du vieux style. Une pélerine et un collet rabattu, orné de la même bordure et du même fond que la jupe, et des manches très-amples, complétaient ce peignoir qui était doublé en pou de soie rose glacé; cette toilette, d'un goût tout-à-fait distingué, était destinée à une riche corbeille de noce. La ceinture qui devait l'accompagner était un large ruban de taffetas rose, bordé tout autour d'une coquille de dentelle noire. Les bouts en étaient très-long, et devaient se nouer par devant.

## UNE FEMME DU SIÈCLE,

ou

### DEUX DÉCEPTIONS.

— Une rose peinte par Redouté et une jeune femme qui pleure son premier amour, sont les deux plus jolies choses du monde.

Mais peut-on toujours rester le front appuyé sur ses mains, laisser ses cheveux tomber négligemment sur son cou, fouler à ses pieds sa ceinture et son voile, et sentir goutte à goutte des larmes brûlantes s'arrêter sur ses lèvres, sans une fois enfin en appeler à une idée consolante, opposer à ses remords quelques émotions de bonheur, et tourner sa pensée vers ce siècle de progrès qui, faisant tout pour affranchir le génie des hommes, doit comprendre aussi qu'on peut quelquefois élever la faiblesse des femmes?

Quand ces réflexions eurent passé et repassé plusieurs fois dans l'esprit de la jeune femme qui pleurait, elle releva ses cheveux blonds sous son peigne d'écaille, se prit à sourire avec langueur, et s'occupa de sa parure de bal.

M<sup>me</sup> R.... était le type de ce que l'on peut appeler aujourd'hui une femme à la



mode. Tout était dans ses alentours simplicité, bon goût, étrangeté; elle n'avait point dans ses salons le luxe torturé des seigneurs qui se plaisaient à afficher le budget de leur fortune sur les dorures de leurs lambris; n'affectait pas dans ses parures une somptuosité écrasante; ne cherchait pas à faire ouvrir ses loges avec fracas, lorsqu'elle arrivait tard à l'Opéra ou au Théâtre-Italien. M<sup>me</sup> R.... comprenait mieux le genre du jour, et dépensait trois fois son revenu avec la sagacité d'une femme spirituellement élégante.

On la rencontrait souvent dans les magasins de Lesage, riche et pompeux bazar, offrant dans ses milliers de meubles toutes les perfections de l'industrie en ce genre. Le bambou et la canne, tournés en légers fuseaux, y présentaient de charmantes fantaisies, imitations chinoises; tandis que les bois indigènes, exploités avec le plus grand succès dans des ameublements magnifiques, prouvaient les immenses ressources de notre sol. Dès lors, le modeste acajou fut relégué dans la bourgeoisie; à peine le citronnier fut-il admis dans les appartemens de bon ton, encore n'était-ce qu'à la faveur des incrustations qui nous firent rétrograder vers les modes de nos ancêtres.

Lorsque chez Herbaut une femme gracieusement vêtue commandait d'une voix fraîche et animée un superbe turban pour un bal de cour, ou un simple chapeau de campagne, on était sûr de reconnaître M<sup>me</sup> R...., et de la voir sortir indifférente sur les prix dont il faudrait payer la réputation du modiste européen.

A peine les magasins Sainte-Anne venaient-ils de s'élever dans ce style riche et élégant si bien en harmonie avec la profusion et le bon goût de nos modes, que l'on vit M<sup>me</sup> R.... en parcourir les triples et fastueuses galeries. Il n'y avait pas une nouvelle production de notre industrie qui ne dût être déployée devant elle. Le duvet du velours, la transparence de la gaze, les ondulations du cachemire,

tout satisfaisait son choix, obtenait sa préférence, et n'était abandonné par elle que pour aller prendre leur forme et leur dernière séduction sous les ciseaux de Victorine.

Mais la coquetterie de M<sup>me</sup> R.... n'était pas seule tributaire de la mode, elle y avait soumis son caractère et presque ses émotions. Voulant suivre l'époque dans toutes ses épurations, elle se serait gardée de ces formes maniérées et agaçantes, qui, dans quelque société de province, constituent ce que l'on appelle une femme aimable; plus encore se serait-elle défendue des spasmes, des langueurs qui faisaient autrefois une *femme intéressante*, et qui aujourd'hui l'entacheraient du ridicule de la *sensiblerie*.

Elle savait que dans les cercles de nos salons il n'est plus de rôle à effet pour les femmes; que leur seul moyen de plaire, est la simplicité dans les formes, la grâce dans les discours, la solidité dans l'esprit. Restait à sa finesse instinctive à donner à toutes ces qualités les séductions de son sexe.

Car il est dans toutes les femmes une nature que ni les siècles, ni les coutumes, ni aucune variation humaine ne sauraient anéantir; c'est celle qui leur fait éprouver le besoin de plaire, et de se faire aimer.

Aussi M<sup>me</sup> R.... désirait-elle inspirer de l'amour, mais un amour qui n'eût rien de vulgaire, de connu, qui ne rappelât en rien les soupirs à la Deshoulières, ou les fidèles douleurs de la veuve de Mausole.

Elle ne voulait point non plus de cet amour de marivaudage, de ce sentiment que l'on place sur les ailes de papillon, que l'on célèbre par des poésies badines, et que l'on oublie dans les fumées d'un banquet.

Elle demandait du neuf, de l'extraordinaire; son imagination, dépassant toutes les innovations morales, voulait que l'on renouvelât aussi les formes de la galanterie.

Dans une société où le magnétisme était



agité avec toute la fureur de la vogue, un jeune disciple de Mesmer avait une fois fixé son attention. Illuminé par les prestiges de la magie qu'il encensait, il avait porté dans sa pensée le trouble et la conviction. Elle se plaisait aux extases de cette intelligence supérieure qui la transportait dans un monde excentrique; elle s'abandonnait à cette puissance qui envahissait ses sens, et détachait son âme de toutes les entraves sociales. C'était l'union de deux êtres sympathiques qui n'avaient point besoin de regards pour se voir, d'expressions pour s'entendre, de caresses pour se sentir enivrés d'une même félicité. Il lui semblait alors que leurs âmes touchaient à l'éthérée. Dégagée de tous liens avec l'humanité, elle abandonnait au monde l'enveloppe pour laquelle il fit des lois, des usages. Affranchie de toutes chaînes sociales, elle ne se sentait plus que comme une émanation divine, qui ne devait compte qu'à l'amour ou au ciel de sa vertu et de ses émotions.

Heureuse dans l'élévation où son sublime ami l'avait placée, heureuse deux fois dans sa double existence, elle n'eût dû jamais laisser parvenir auprès d'elle une féminine coquetterie ou un soupçon terrestre. Mais, dans un moment où sans doute elle se trouvait faible comme une simple mortelle, elle sentit quelque venin de jalousie fermenter dans son cœur, et la malicieuse pensée d'éprouver son amant s'y glissa malgré elle. La perception du magnétisme lui parut un jeu piquant à employer, afin de satisfaire sa curiosité, et pour connaître la vérité elle comprit qu'il fallait feindre.

Cette inspiration lui advint un soir où le prophète s'était fait attendre bien plus tard qu'il ne l'avait promis.

Attendre !... il y a dans ce mot tous les supplices d'un cœur de femme, la concentration des émotions de toute une vie. — Attendre, c'est tantôt un battement de cœur, vif, inégal, dont chaque coup porte une douleur aiguë; tantôt une dé-

faillance qui entraîne l'âme et la pensée dans un vague de souffrance et d'indéfinissables angoisses devant lesquelles semblent s'éteindre tous les principes de la vie. — Attendre, c'est rester fixe et palpitante devant une longue avenue dont le regard embrasse l'étendue; c'est tressaillir quand on entend un chien hurler avec joie; c'est s'arrêter fixe devant une pendule dont le balancier, passant et repassant, semble chaque fois effleurer votre cœur. — Attendre, c'est sentir le feu et la glace passer sur son front, lorsqu'une porte roule timidement sur ses gonds; c'est mourir de joie en écoutant s'approcher des pas légers et précipités; c'est mourir de douleur en entendant ces pas passer et continuer loin de vous... — Attendre, c'est le moment où les femmes se livrent à leurs plus tendres sollicitudes, leur plus généreux élan, leur plus perfide vengeance.

Telle était la disposition de M<sup>me</sup> R.... lorsqu'enfin celui qu'elle attendait fut auprès d'elle.

Elle le reçut avec une apparence de calme, même de bonheur, offrit son front à baiser, inclina sa tête sur les coussins, laissa tomber ses longues paupières, et parut bientôt absorbée sous la puissance magnétique.

Alors il la crut endormie.

Et comme une pythonisse inspirée, elle lui dévoila toute une infidélité dont il s'était rendu coupable.

Et lui, effrayé de voir ainsi son âme pénétrée, s'empressa de réveiller sa belle amie, espérant de dérouter ses souvenirs, en le remplaçant dans la vie positive.

Mais l'épreuve avait réussi. L'enchantement était brisé; M<sup>me</sup> R.... était trop fière pour pardonner une erreur, trop légère pour s'en laisser abattre; elle renouça aux amours du magnétisme, à ses dangereuses révélations.

(LA SUITE AU NUMÉRO PROCHAIN.)



# La Comtesse Napoleone Camerata.

Une nouvelle édition de la *Vie du Duc de Reichstadt* vient de paraître chez Le Normand, rue de Seine. L'intérêt qui s'attachera long-tems au jeune prince qui inspira cet ouvrage, en assure le succès. Les opinions sont restées long-tems indécises sur le genre de développement du fils de Napoléon, par rapport aux femmes. Voici les renseignements authentiques donnés sur ce sujet par M. de Montbel.

« Un jour, m'étant rendu chez lui, suivant ma coutume, il vint au-devant de moi avec une agitation visible. « Lisez cette lettre, me dit-il, et donnez-moi un conseil. » Je pris l'écrit qu'il me présentait, et je lus à haute voix ce qui suit :

Vienne, 17 novembre 1830.

AU DUC DE REICHSTADT.

« Prince,

« Je vous écris pour la troisième fois ; dites-moi si vous avez reçu mes lettres , et si vous voulez agir en archiduc autrichien ou en prince français : dans le premier cas, donnez mes lettres ; en me perdant, vous acquerez une position plus élevée, et cet acte de dévouement vous sera attribué à gloire ; mais si au contraire vous voulez profiter de mes avis, si vous agissez en homme, vous verrez combien les obstacles cèdent devant une volonté calme et forte ; vous trouverez mille moyens de me parler que seule je ne puis embrasser. Vous ne pouvez avoir d'espoir qu'en vous ; que l'idée de vous confier à quelqu'un ne se présente même pas à votre esprit. Sachez que si je demandais à vous voir, même devant cent témoins, ma demande serait refusée ; sachez que vous êtes mort pour tout ce qui est Français, pour votre famille ! Au nom des horribles tourmens auxquels les rois de l'Europe ont condamné votre père, en pensant à cette agonie de banni par

laquelle ils lui ont fait expier le crime d'avoir été trop généreux envers eux, songez que vous êtes son fils, que ses regards mourans se sont arrêtés sur votre image ! Pénétrez-vous de tant d'horreurs, et ne leur imposez d'autre supplice que de vous voir assis sur le trône de France ; profitez de ce moment, prince !... J'ai peut-être trop dit : mon sort est entre vos mains, et je puis vous dire que si vous vous servez de mes lettres pour me perdre, l'idée de votre lâcheté me fera plus souffrir que tout ce qu'on pourrait me faire endurer.

« L'homme qui vous remettra cette lettre se chargera aussi de votre réponse ; si vous avez de l'honneur, vous ne m'en refuserez pas une.

» NAPOLEONE CAMERATA. »

« Cette lettre, me dit-il, datée du 17 novembre, ne m'est parvenue qu'aujourd'hui 24. Je ne sais qui l'a placée sur ma table où je l'ai trouvée. Quoi qu'il en soit, j'ai seulement à présent l'explication d'une scène qui s'est passée dernièrement, et que je n'ai pas su comprendre. Un soir j'étais chez Obenans qui m'accompagnait ; en montant l'escalier, je fus frappé de l'aspect inattendu d'une jeune femme, entièrement enveloppée d'un manteau écossais ; elle s'avança vers moi, avec rapidité, m'arrêta, et, sans aucune explication, elle prit ma main, la serra vivement, et la porta à ses lèvres avec l'expression de la plus grande tendresse. Je ne savais que penser d'une scène aussi imprévue. Obenans, qui partageait mon étonnement, rompit le silence :

« — Madame, que faites-vous ? quelle est votre intention ?

« — Qui me refusera, s'écria-t-elle avec une exaltation extrême, de baiser la main du fils de mon souverain ?

« Elle s'éloigna, et nous nous égarâmes dans de nombreuses suppositions sur cette apparition si subite et si étrange ; actuellement je ne doute plus que je n'aie



vu alors la comtesse Camerata. Vous sentez que je ne prendrai pas pour guides et pour garans de mon avenir des personnes d'un caractère aussi exalté ; mais je me trouve dans un embarras véritable : il est dans mes sentimens envers l'empereur, comme dans la dignité de ma situation, de ne lui cacher ni mes pensées ni mes démarches ; lui taire cette circonstance me semblerait un tort à son égard ; d'un autre côté, je ne voudrais pas nuire à la comtesse ; elle manque de prudence, mais elle a droit à mes égards ; d'ailleurs c'est une femme ; cependant mon premier devoir est envers l'empereur. Ne pourriez-vous pas aller trouver de ma part le comte de Dietrischstein, lui confier ce qui se passe, en lui demandant de tout arranger de manière à ce que la comtesse Camerata n'éprouve aucune persécution, aucun désagrément, et qu'on ne la force pas à s'éloigner de Vienne ? » Après avoir attentivement examiné cette affaire, j'approuvai sa résolution, et je me chargeai volontiers de la mission qu'il m'avait confiée. Le lendemain je reçus un billet qui renfermait les phrases suivantes :

« Depuis que je vous ai vu, j'ai reçu une nouvelle lettre de la comtesse Camerata. C'est le valet de chambre d'Obenaus qui avait remis sur ma table la première que je vous ai confiée ; renvoyez-la-moi, il est convenable, il est nécessaire que j'en parle à Obenaus. J'arrangerai les choses de manière à éviter toute tracasserie et tout scandale, mais je ne veux pas répondre ; qu'il ne soit plus question de cela. J'espère vous revoir à six heures pour reprendre nos lectures. »

» François DE REICHSTADT. »

La comtesse Camerata, fille d'Élisa Bacciocchi, est mariée à un riche seigneur italien, remarquable par une imagination d'une incroyable activité, par la résolution de son caractère ; elle excelle, dit-on, à guider un cheval, à manier des armes ;

on dit aussi que, de tous les parens de Napoléon, c'est elle qui lui ressemble le plus par ses traits, sa physionomie et l'ensemble de ses manières. Depuis cette époque, elle rencontra plusieurs fois le duc de Reichstadt dans les promenades au Prater, dans les environs de Vienne, mais sans avoir aucune relation avec lui. Elle resta encore quelque tems dans la capitale de l'Autriche ; elle habitait l'hôtel du Cygne, dans la rue de Carinthie ; mais après un séjour de peu de semaines, elle partit, et se dirigea vers Prague.

### LA TABLE DES MARÉCHAUX.

Depuis quelque tems on a exposé à l'hôtel Boufflers, rue de Choiseul, la table qui fut donnée à la ville de Paris par Napoléon, à l'époque de son mariage avec Marie-Louise. Ce superbe produit des manufactures de Sèvres offre quatorze portraits de la plus exacte ressemblance, peints par Isabey, et peut être considéré comme un chef-d'œuvre.

Napoléon est au milieu, en pied, assis sur son trône, revêtu des habits impériaux et tenant les attributs de l'empire ; il est le centre d'où partent des rayons sur lesquels sont inscrits les noms des victoires qui ont précédé la bataille d'Austerlitz. Autour de la table, et à l'extrémité de ces rayons, sont placés les portraits de Murat, roi de Naples ; Augereau, duc de Castiglione ; Soult, duc de Dalmatie ; Mortier, duc de Trévise ; Davoust, duc d'Awersstædt, prince d'Eckmühl ; Marmont, duc de Raguse ; Caulincourt, duc de Vicence ; Duroc, duc de Frioul ; Bessières, duc d'Istrie ; Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa ; Lannes, duc de Montebello ; Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, maintenant roi de Suède ; Berthier, prince de Neufchâtel et de Wagram.

Cette table repose sur une colonne, éga-



lement en porcelaine, de trois pieds six poudés de circonférence, et ornée de cinq figures allégoriques en relief, d'un pied de hauteur, qui tiennent des attributs de victoire.

Le socle et le chapiteau sont en bronze doré, richement ciselé; le cadre qui enchâsse la table est aussi en bronze doré, et représente des croix d'honneur entourées de branches de chêne et de laurier.

### Gravures.

Il est plusieurs charmantes gravures qui fixent l'intérêt des amateurs. Ce sont *les trois amis*, puis *le mauvais sujet*. Rien n'est suave et doux comme le sujet des *trois amis*, qui sont deux jolis enfans à la figure naïve, fraîche et ronde, caressant un chien aux oreilles longues et soyeuses, qui repose nonchalamment sur les genoux de ses deux compagnons. Dans ce groupe tout est vérité. Des enfans et un chien peuvent laisser croire à l'amitié. Le monde n'a point passé là, et n'a rien flétri encore.

Le *mauvais sujet*, suivi de sa jeune femme et de ses trois enfans, inspire horreur et pitié. Le cœur se serre trop en les considérant pour que l'expression n'en soit pas fidèlement rendue.

Il existe aussi une très-belle lithographie représentant *l'habitation de Lord Byron*. Ce sont des arbres balancés par l'orage; le vent et la foudre sillonnant les murs de la vieille abbaye... c'est le génie du poète que l'on retrouve dans l'esquisse de ce lieu pittoresque.

La demeure de *Walter Scott* est destinée à servir de pendant à cette intéressante composition.

### Album.

Les frères Ridderwald ont donné dernièrement, sur le théâtre du Palais-Royal, plusieurs représentations de leurs *jeux palestriques*. Le public s'était porté en foule pour être témoin de ce nouveau spectacle; en effet, son attente n'a pas été trompée; à Paris comme à Londres, le public a su leur rendre toute la justice qu'ils méritaient, et de nombreux applaudissemens leur ont manifesté le plaisir que causaient leurs exercices vraiment surprenans. Rien n'approche de l'adresse, de la force, de la grâce et de la noblesse avec laquelle ces deux nouveaux athlètes exécutent leurs *joûtes aériennes*.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — Première représentation de *l'Assassin*. Qu'on se figure seulement Odry, Odry poursuivi du remords d'un assassinat, en proie aux angoisses les plus poignantes;

Odry se donnant corps, ame et biens à un homme, son cauchemar, son Méphistophélès, *l'inévitable* enfin, qui ne se doute pas des tourmens qu'il fait endurer;

Odry, sublime de fashion et de poésie.

Puis soudain Odry désabusé, en retrouvant la femme qu'il a assassinée, toute disposée à épouser son cauchemar;

Odry retombant du sommet de la poésie dans une réalité toute prosaïque, et souriant de ce sourire que vous lui connaissez, en se reconnaissant vertueux.

Avec cette donnée originale, MM. Jaime et Lauzanne, aidés d'Odry, ont fait une pièce qui ne manque ni de gaité, ni d'esprit.

THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL. — *La Femme du Voisin. Poète et Maçon*. — Le théâtre du Palais-Royal se trouve tout-à-coup privé de ses deux plus fermes soutiens. Lepeintre et M<sup>lle</sup> Déjazet viennent de



partir en même tems pour courir après les bravos de provinces. Lepeintre, acteur de la vieille école, chaleureux, entraînant; M<sup>lle</sup> Déjazet, l'actrice vive, variée, spirituelle et semillante, dont le nom sur l'affiche presse la foule aux portes, et dont on parle encore après qu'on l'a vue. On vent la faire oublier à force d'activité; deux pièces nouvelles ont donc été jouées d'une manière satisfaisante, chacun a pu raisonnablement réclamer sa part des bravos du parterre, mais les honneurs de la soirée ont été pour le jeune Levassor. Il joue dans *Poète et Maçon* un rôle d'orfèvre, espèce d'imbécille qui fait des vers le dimanche, et qui donnerait sa boutique pour les voir insérés dans le *Mercur*. Dans la *Femme du Voisin*, il représente un des deux maris quasi-trompés; il en a fait un héros, bien effilé, aussi audacieux que fluët, et prenant son parti de fort bonne grâce. Ce jeune acteur mérite d'être encouragé.

— La *Prison d'Edimbourg*, le *Pré aux Clercs* et le *Maître de Chapelle* remplissent l'Opéra-Comique sans rivalité.

— On doit mettre à l'étude, à l'Opéra, une pièce en deux actes dont M. Gomis a fait la musique; elle a pour titre le *Proscrit*.

— Nourrit se propose d'aller chanter en Hollande sur le théâtre que dirige son frère.

— La fête de Sainte-Thérèse a été célébrée avec une grande solennité à Munich. Trois jours ont été consacrés à cette réjouissance. Des représentations théâtrales ont eu lieu pendant trois soirées consécutives. Les tournois des chevaliers ont produit beaucoup de sensation. S. A. R. le duc Max a présidé à la distribution des

prix des courses de chevaux. M. Neuberger a remporté le premier prix. L'ordre le plus parfait n'a cessé de régner pendant ces trois jours de fête.

— La publication des *Heures du Soir* a mis au jour beaucoup de noms de femmes inconnus jusqu'à présent dans la littérature. Plus d'une plume gracieuse s'est révélée dans ces jolis essais, et, pour faire connaître les morceaux distingués qui s'y trouvent, il faudrait de nombreuses citations. Nous nous bornerons cette fois à indiquer le *Rôle d'une Femme*, *Tout Pardonner*, par M<sup>me</sup> Alida de Savignac dont le style est remarquablement spirituel, énergique et mordant. Dans cette nouvelle, l'auteur a répandu une teinte de gracieuseté et de détails qui lui fait reconnaître un mérite de plus. *Aurélië*, par M<sup>me</sup> Aimée Harelle; *Teresa Bianchi*, par M<sup>me</sup> Virginie Prignot, etc.

— Le quatrième *Livre des Conteurs* est venu clore cette publication qui vient faire suite au succès des *Cent-et-Un*. Un choix sévère et des sujets piquans ont été appelés à la composition des articles. M. Ancelot a donné dans ce dernier volume *Charlotte de Leymon*, histoire attachante d'une mère rivale dont les travers sont décrits avec style. *Ugolino*, de M. Aloysius Block. *Peut-être*, par Marie Steven, a obtenu beaucoup de suffrages. *Comment la Gaîté revient aux Dames*, est un joli chapitre où M. Desnoyers a fait preuve d'érudition physiologique et de fines observations de mœurs, et qui eût pu faire à lui seul un petit roman délicieux.

A ce Numéro est jointe la planche 994.

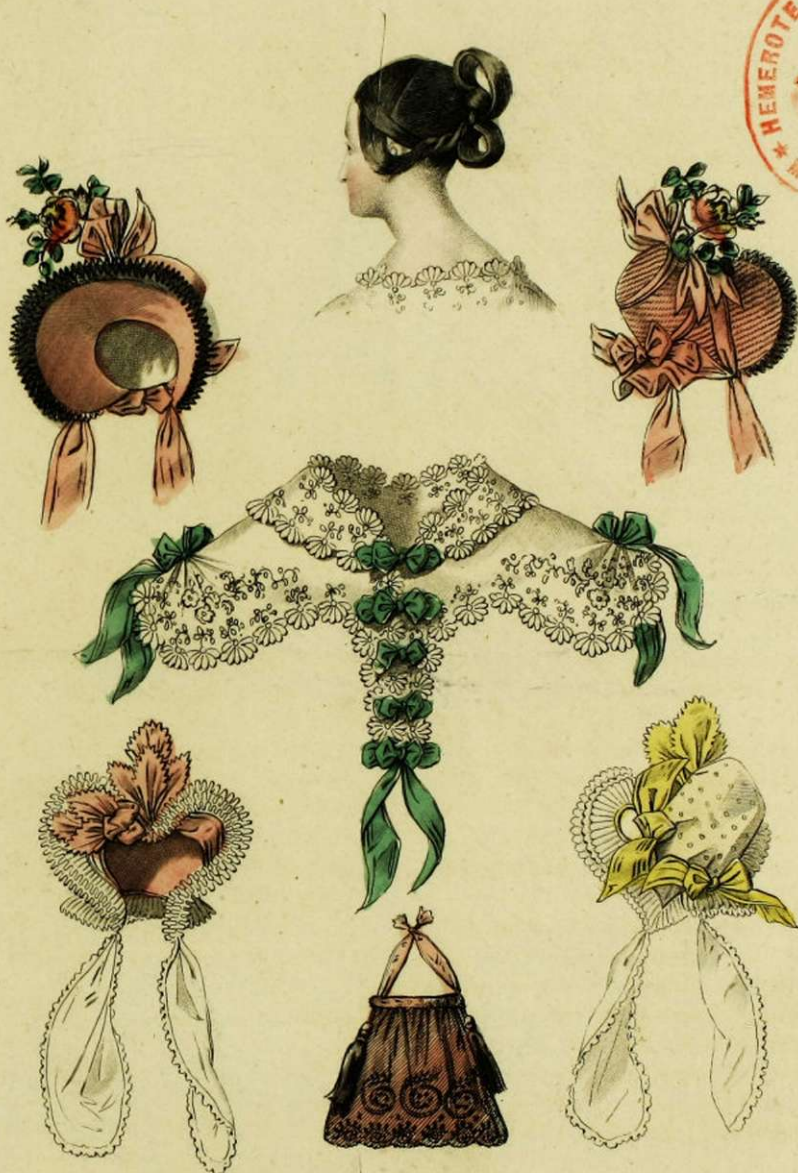
---

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.  
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.  
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

---

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.





*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N.º 2.º près le passage de l'Opéra  
 Coiffure Exécutive par M.º Crisat rue de l'Odéon N.º 33. Chapeau en tulle noir  
 double. Canesou en application de Brocade et Bonnet en mousseline brodée des M.ºs  
 de la Belle Anglaise rue de la Paix N.º 20. Sac en Dentelle Noire double

Messrs S. & J. Fuller N.º 34 Rathbone Place, London.









### *Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opéra.  
 Chapeau en paille de riz des *M<sup>mes</sup>* de *M<sup>me</sup>* Céline Martin place Vendôme. Robe de  
 mousseline imprimée des *M<sup>mes</sup>* de *M<sup>me</sup>* Delisle rue de Châteaufort. Cançon en tulle brodé des *M<sup>mes</sup>*  
 de *M<sup>me</sup>* Sayan rue Vivienne N<sup>o</sup> 43.

Mess<sup>rs</sup> F. S. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34 Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid



Ét

notre

opéré

nous

local,

articl

nomb

casier

somp

zarres

cherç

être o

Il n'e

de ce

binées

qui vo

de gr

mais

aujour

les toi

Ce ser